

Théâtre National de l'Opéra-Comique

LE

CARILLONNEUR

Pièce lyrique en trois actes et sept tableaux

d'après le roman de G. RODENBACH

POÈME DE JEAN RICHEPIN

MUSIQUE DE XAVIER LEROUX



PRIX : UN FRANC NET



PARIS

CHODENS, ÉDITEUR

30, BOULEVARD DES CAPUCINES, 30

*Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés en tous pays
y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.*

U. S. A. Copyright by CHODENS, 1913

PERSONNAGES

Joris Borluut.....	MM.	LÉON BEYLE.
Bartholomeus.....		BOULOGNE.
Van Hulle.....		VIEUILLE.
Farazyn.....		VIGNEAU.
Le Héraut.....		ANDAL.
L'Officiant.....		PAYAN.
Le Gouverneur.....		VAURS.
Un Citoyen.....		DONVAL.
Un Echevin.....		ELOI.
Un Camarade.....		GREIL.
Le Vieux.....		BRUN.
Godelieve.....	Mmes	Marguerite CARRÉ.
Barbara.....		BROHLY.
Une Voix.....		BILLA AZEMA.
Une femme.....		VILLETTE.
3 Béguines... ..		RYNALD.
		VILETTE.
		ARNÉ.
		BILLA-AZÉMA.
		MARINI.
		CARRÈRE.
		CALAS.
Anges et Novices.....		VIORRON.
		PLA.
		JULLIOT.
		DEBERGE.

*Bourgeois, Bourgeoises, Béguines, Membres des Sociétés,
Foule.*

ACTE PREMIER. — Premier Tableau :
Chez Van Hulle.

Deuxième Tableau :
La Place du Beffroy à Bruges.

ACTE DEUXIÈME. — Premier et Deuxième Tableaux :
Chez Joris Borluut.

Troisième Tableau :
Dans l'Eglise des Béguines.

ACTE TROISIÈME. — Premier Tableau :
Chez Joris Borluut.

Deuxième Tableau :
Sur le Quai menant au Béguinage.

Les Décors Acte Premier, Premier Tableau, et Acte
Deuxième, Troisième Tableau, sont de M. JUSSEAUME.

Les Décors Acte Premier, Deuxième Tableau, Acte
Deuxième, Premier et Deuxième Tableaux, et Acte
Troisième, Premier et Deuxième Tableaux,
sont de M. BAILLY.

LE CARILLONNEUR

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

CHEZ VAN HULLE

Intérieur Hollandais.

Au fond, escalier conduisant à l'étage supérieur.

SCÈNE PREMIÈRE

GODELIEVE, BARBARA, FARAZYN, BARTHOLOMEUS.

(Godelieve travaille à son carreau de dentelles, tandis que Barbara range un vaisselier et prépare les pots de bière.

Les deux hommes continuent avec violence une discussion commencée.)

BARTHOLOMEUS, *avec mépris.*

Tu parles comme un tribun!

FARAZYN, *avec orgueil.*

J'en suis un.

LE CARILLONNEUR

FARAZYN, *avec éloquence.*

Tant pis!... triste!

FARAZYN.

Tu parles comme un artiste!

BARTHOLOMEUS.

J'en suis un.

FARAZYN.

Ça oui, triste!...

BARTHOLOMEUS, *violent.*

Non! puisque l'art, c'est par lui seul,
Que vit encor Bruges-la-Morte.

FARAZYN.

Bah! celle-là que m'importe?...
Laissons-la dans son linceul!...

BARTHOLOMEUS.

Elle y est belle et captivante!...

FARAZYN, *catégorique.*

Soit! priez donc près d'elle, à genoux, le front bas,
Vous, les amants du passé!...

BARTHOLOMEUS.

Je m'en vante.

FARAZYN, *avec éloquence.*

Mais nous, en marche vers l'avenir à grands pas,
Nous, dont la pensée invente,
Pour le pays ressucité,
La mer!... La mer!...

A notre cité, amenée en humble servante,

Nous qui voulons respirer le front haut,
Dans le vent du progrès qui nous évente,
Nous qui vivons enfin ce qu'il nous faut,
C'est Bruges-la-Vivante!

(La tirade a été écoutée par Bartholomeus ouvertement, et par Godelieve discrètement, avec des haussements d'épaules, et au contraire, par Barbara avec des signes d'approbation.)

BARBARA, éclatant.

Ah! comme il a raison!
Que ça doit être bon de vivre!...
Mais nous, c'est de mort qu'on s'enivre!
Bruges-la-Morte, dans ton air au lent poison,
Dans ton eau morne où la fièvre s'engendre,
Et dont on sent l'exhalaison
Jusqu'au fond du cœur vous descendre.

GODELIEVE, douce et mystérieuse.

O ma chère ville,
O mère si tendre,
Pardonne au blasphème et daigne n'entendre
Que les mots gentils de mon oraison.
Bruges mes amours, unique horizon!...
Vers qui tous mes vœux ne cessent de tendre,
Jardin dont la rose est notre maison,
Paradis des lys en toute saison,
O ma chère ville, ô mère si tendre,

(Avec tendresse à Barbara, puis avec pitié.)

SCENE II

LES MÊMES, VAN HULLE.

(Van Hulle a entendu, en entrant les derniers mots de Gode-Heve. Il arrive avec une horloge empaquetée.)

VAN HULLE, *tristement*.

Ah! nos carillons, mes enfants,
Pour un temps ils vont se taire,
Du moins ceux-là, triomphants,
Dont Karl savait le mystère...
Car il est mort, le vieux carillonneur,
Dans son clocher, au champ d'honneur.

BARTHOLOMEUS.

Son ami Joris...

FARAZYN.

Et le nôtre...

BARTHOLOMEUS.

En aura grand chagrin.

FARAZYN.

Trop!

BARTHOLOMEUS, *allant vers la porte*.

Viens donc; à nous deux,
Il faut l'en consoler au plus tôt.

FARAZYN, *pendant que sort Bartholomeus*.

Et surtout tâcher qu'on choisisse
Un autre Carillonneur.

BARTHOLOMEUS, *du dehors*.

Viens-tu?...

FARAZYN, à Bartholomeus.

Je viens...

(Se retournant avant de sortir et parlant aux gens restés dans la maison.)

N'aimant pas tant les airs anciens.

SCENE III

LES MÊMES, moins FARAZYN ET BARTHOLOMEUS.

GODELIEVE, *révècement.*

Ils étaient pourtant beaux les siens!
C'étaient les airs des vieux musiciens,
Epoux de cloches, époux fidèles,
Et dont les âmes, depuis longtemps,
Tourbillonnant toujours autour d'elles,
Reviennent nicher dans leurs battants,
Comme en nos fenêtres de printemps,
Les hirondelles.

(Van Halle a, pendant que révolt Godelieve, débâillé avec soin son horloge.)

VAN HULLE,

Mais à quoi songes-tu? sans reproches?

GODELIEVE.

Au nouvel époux qu'auront les cloches.
Est-il déjà quelque prétendant?

VAN HULLE,

Non, je ne crois pas..

GODELIEVE, *le regardant avec insistance.*

Si, cependant... on cite les noms

(Il se trouble.)

De plus d'un jeune maître...

(Il hésite.)

Et si Joris peut-être? le voulait...

(Elle rougit.)

VAN HULLE, *affable.*

C'est juste!...

Et celui-là te plairait...

GODELIEVE.

Oui!...

VAN HULLE, *avec tristesse.*

Tu l'aimes toujours?

GODELIEVE, *avec gravité.*

Oh! toujours en secret.

Toi seul connais cet amour,

Mon père...

Et combien peu mon cœur en espère,

Puisque à Joris je n'ai dit jamais,

Ni laissé voir même par un geste,

Même d'un regard que je l'aimais!...

VAN HULLE, *avec un égoïsme exalté.*

Oh! tu fais bien...

(Suppliant.)

Reste avec moi, reste!...

Fleuris mes derniers jours ici-bas

(Anxieux.)

Auprès d'un autre ne t'en va pas!...

(Avec la plus grande tendresse.)

Reste toujours avec moi, reste.

GODELIEVE, *avec force et résignation.*

Je reste!

(Il l'étreint avec passion.)

VAN HULLE, *tendrement.*

Ne reste pas triste et pensive,

Allons, ma Godelieve;

Et viens plutôt m'aider là-haut

A rendre avec tes doigts de fée,

La vie à ce trésor.

Vois, le cadran est tout en or,

La sonnerie est paraphée.

Mais viens là-haut; on y voit mieux.

Viens-y régaler les yeux curieux

De ce trophée.

Il te plaira,

A toi, comme lui, d'or coiffée!

Tandis que Barbara

(En haussant les épaules et se gaussant d'elle.)

La rude Barbara!

(Riant ouvertement.)

Ah! Ah! Ah! Ah!

VAN HULLE, *en accélérant la volubilité et faisant monter Godelieve par le petit escalier et la suivant en sautillant à pas menus et en riant avec des gloussements.*

La pauvre Barbara... Ah! Ah! Ah! Ah!

(Van Hulle et Godelieve sortent par la petite porte du fond, en haut du petit escalier.)

SCENE IV

BARBARA seule.

(Elle s'assied, maussade, renfrognée, haineuse, et reste un moment dans un silence farouche, après quoi elle éclate, avec amertume, puis rugit.)

Et me voilà délaissée
 Comme toujours, par eux!
 Seule avec ma pensée aux rêves sonnant creux....
 Ah! quelle injustice,
 Quand ils sont heureux,
 Veut que je pâtisse par eux?
 Toujours par eux!

(Elle montre le poing à la porte par où ont disparu son père et sa sœur.)

SCENE V

BARBARA, JORIS BORLUUT.

(Joris, entrant avec la mine attristée, au moment où Barbara va sortir.)

Barbara, sur l'entrée de Joris, sursaute, elle est encore dans son humeur mauvaise et fâchée d'avoir été prise en flagrant délit de haine, elle accueille Joris de façon revêche.)

JORIS.

Hélas! vous savez la chose?...

BARBARA.

Où, Joris, je sais, merci...

JOBIS, *étonné, très aimable.*
Pourquoi m'accueillir ainsi
D'un air morose?
Pourquoi?

BARBARA.

Ah! pourquoi! je l'ignore.
Je suis comme ça, moi!
Peut-être pire encore!
S'il vous faut plus de douceur
Allez là-haut, près de mon père,
Trouver Godelieve, ma sœur,
Dont la douceur, moi, m'exaspère!

(Douloureusement.)

Et laissez à ces ennuis
La face en deuil que je suis.
Non, pas morose!...
Quel faible mot!
Triste plutôt

(Sur un geste de Joris.)

Oh! n'en demandez pas la cause!

(Avec coquetterie triste.)

Peut-être sans cause...

(Avec un accent profond et sincèrement douloureux.)

Mais triste, triste, triste!
Oh! oui!... Triste!...
Triste comme un bouton de rose
Qui meurt sans s'être épanoui.

JOBIS, *troublé.*

Barbara!

Je n'ose entendre...

BARBARA, *troublée aussi.*

Non, Joris, n'entendez rien!

JORIS.

Pourtant, si ma parole tendre...

BARBARA.

Non... Le secret doit rester mien.

JORIS, *avec une tendresse qui monte et presse.*

L'ami qui, peut-être,
 Vous consolerait,
 Souffre aussi, peut-être,
 De ne pas connaître
 Par vous le secret...
 Car votre secret...
 Est le sien, peut-être.

(Il a longuement appuyé sur les « peut-être » qui deviennent ainsi une sorte d'aveu dont Barbara est de plus en plus troublée.)

BARBARA, *résistant.*

Ah! Joris, Joris, taisez-vous!
 Les mots que vous dites sont fous.

JORIS, *plus pressant encore.*

Que votre cœur pourtant s'y confie
 A ces mots qui lui paraissent fous!...
 Qu'avez-vous, Barbara, qu'avez-vous?
 Est-ce contre moi?... contre la vie?...

BARBARA.

Ah! ce que j'ai? Ce que j'ai:
 Contre la vie!
 C'est le rêve, l'espoir, l'envie,

Que tout y soit changé!...
Pas dans la vie.
Mais dans celle que j'ai,
Ah! ce que j'ai contre la vie,
Le voilà, ce que j'ai!
J'ai ma vie!

JORIS.

Pourquoi ne la changez-vous pas
Contre une autre meilleure,
Vers qui votre désir pleure,
Et vers qui le mien conduirait vos pas?...

BARBARA.

Oh! plus bas... plus bas!
Je suis dans un rêve...
J'ai peur qu'il ne s'achève.
Ne m'en réveillez pas!

JORIS, *ému sensiblement.*

C'est moi qui rêve,
Pris de fièvre.

Oh! ces pleurs, ces pleurs, ces pleurs...
Venant arroser le bouton froncé de tes lèvres!
Oh! les boire!... et m'en griser!
Et la fleur encore mi-close
La faire, d'un baiser s'épanouir en rose!
Oh! si j'osais l'oser!

BARBARA, *s'abandonnant.*

Ose.

JORIS.

Maintenant, j'en suis certain.
Celle à qui je dois lier mon destin



Ce n'est pas toi, Godelieve, la flamande pensive
 Au cœur lointain...

Non, celle qu'il faut à mon amour,
 C'est toi, Barbara, l'ardente amante!...
 Chair en qui fermente le sang étranger!...
 O bouche en calice et cœur en ciboire!...

Vin de démence à boire,
 Rouge hostie à manger!

(Barbara sort.)

SCENE VI

JORIS, VAN HULLE.

*(Van Hulle, paraît sur le palier de droite. En refermant la
 petite porte, il a entendu les dernières paroles de Joris.)*

VAN HULLE.

Cher Joris!... Qu'entends-je?...
 Vous parlez seul, comme les fous!
 D'où vient ce trouble étrange?...
 Qu'avez-vous?...

JORIS, résolument.

Où, c'est une folie!...
 Mais dont la guérison
 Est dans votre maison;
 Et par l'amitié qui nous lie,
 Accordez-la moi,
 Je vous en supplie,
 En m'accordant la main...

*(Van Hulle a écouté en comprenant peu à peu et en
 étant très agité de ce qu'il comprenait.)*

VAN HULLE, *avec désespoir, puis prière, attendrissement, résignation.*

Hélas! La chose inévitable arrive

Que je renvoyais toujours à demain!...

Il va donc falloir que je vive,

Loin des étoiles de tes yeux.

Ange gardien de ma demeure!

Attendez au moins que je meure!

Je suis si vieux!

Bientôt viendra l'heure

Où je serai mort...

Alors, puisque tout arrive

Et puisque c'est à vous que pensait ma pensive,

Alors vous pourrez sans remords me la prendre,

Ma Godelieve.

SCENE VII

JORIS, VAN HULLE, GODELIEVE.

(Godelieve ouvre doucement la petite porte du haut et reste encadrée dans son ombre. Elle est immobile, muette, et les deux hommes ne la voient pas. Elle écoute ce qu'ils vont dire, sans manifester son émotion, autrement que par des gestes rares, et des jeux de physionomie.)

JORIS.

Celle que Joris vous prendra,

Rassurez-vous : c'est Barbara.

VAN HULLE.

Barbara!..., Barbara!...

(Avec une explosion de joie.)

Loué soit Dieu dans sa miséricorde!...

Ah! Barbara!...

D'un cœur content

Je vous l'accorde!

(Avec une soudaine mélancolie apitoyée.)

Ma pauvre Godelieve pourtant...

JORIS.

Que dites-vous, à voix basse?

VAN HULLE, *d'abord embarrassé, puis attendri.*

Rien!... Rien!...

Je songe, hélas! que tout passe!...

Et que sans doute il eût valu mieux

Ne point laisser se faner sa grâce,

Ni s'éteindre le ciel de ses yeux,

Dans l'ombre où le cœur d'un triste vieux

Lentement agonise et trépassé.

(Joris lui serre silencieusement les mains, puis les deux hommes se donnent l'accolade.)

GODELIEVE, *d'une voix mystique, presque en murmure.*

Ainsi mon cœur trépassera.

Et le tien vivra, Barbara;

Mais en apparence...

Ah! qu'importe!...

La mort plus que la vie est forte

Et peut-être est-ce au mien qu'un jour,

En pleurant, reviendra l'amour

Reconquis par Bruges-la-Morte.

RIDEAU *(lentement.)*

DEUXIÈME TABLEAU

LA PLACE DU BEFFROI A BRUGES.

SCENE PREMIERE

GODELIEVE, BARBARA, JORIS, VAN HULLE, BARTHOLOMEUS, FARAZYN, LE BOURGMESTRE, LA FOULE.

Les gens sont en train de se placer, sans grand bruit ni désordre, à la flamande, en foule calme. Joris traverse les groupes pour conduire sa famille et ses amis vers l'estrade où il leur désignera des places gardées derrière le fauteuil du Gouverneur et les chaises des échevins. Un vieux fait passer devant lui des enfants qu'il place au premier rang.

Les sociétés entrent pendant la première scène, avec drapeaux et bannières avec leurs présidents en tête.

LE VIEUX, *aux petits.*

Ne bougez plus, maintenant.

La place la meilleure!...

UNE FEMME, *à Van Hulle.*

C'est bien pour quatre heures sonnant?...

VAN HULLE, *tirant sa montre.*

Oui, dans un quart d'heure.

(Il regarde l'horloge qui marque moins 17 minutes 1/2).

Tiens! j'avance!...

C'est étonnant.

BARBARA, *moqueuse.*

De beaucoup?...

LE CARILLONNEUR

VAN HULLE, *sérieux.*

Certes, ma mie,
Deux minutes et demie!...

GODELIEVE, *gentiment.*

N'est-ce pas plutôt l'horloge, là-haut,
Qui s'est endormie?...

VAN HULLE.

Toi, tu dis toujours ce qu'il faut.

JORIS, *faisant reculer un homme qui est devant
l'entrée des gradins.*

Poussez-vous un peu, camarade,
Qu'on monte sur l'estrade!...

VAN HULLE.

Nous!... sur l'estrade d'honneur!

BARBARA.

Près des Echevins?

GODELIEVE.

Et du Gouverneur?

JORIS.

Mais oui!...

LE VIEUX.

Diable!...

LA FEMME

J'espère!...

LE CAMARADE.

God-fordom!...

BARTHOLOMEUS, *montrant Joris et l'estrade.*

C'est bien le moins que son beau-père
Et sa famille soient là...
Puisqu'il règle le gala.

JORIS.

Même, il faut que je vous quitte,
Pour aller m'occuper vite,
Des concurrents.

(Montrant le beffroi.)

Sans moi, là-haut, ils vont se battre!

LA FEMME.

Combien sont-ils?...

JORIS.

Quatre.

LE CAMARADE.

D'où?...

JORIS.

Tous de pays différents.

LE VIEUX.

En est-il de Bruges?

JORIS.

Non.

BARTHOLOMEUS.

Triste!...

JORIS, *poétiquement.*

Oui, triste.

LE CARILLONNEUR

BARTHOLOMEUS, à Joris.

Un vrai malheur
 Qu'il ne se trouve plus parmi nous un artiste,
 Pour être, ô chers oiseaux de bronze roucouleur,
 Votre oiseleur!

BARBARA.

Bah!... ces carillons antiques,
 Moi, je verrai sans chagrin
 Mourir leur morne refrain.
 Aux ranceœurs mystiques.

BARTHOLOMEUS.

Horreur!

FARAZYN.

Non! Bien dit, Barbara!...
 Quand ils seront morts, on vivra.

VOIX, qui protestent dans la foule.

Assez! Ha! Ha!

Assez! Ha! Ha!

Taisez-vous! Ha! Ha!

*(Murmures de la foule allant en s'apaisant.)**(Le carillon sonne moins le quart.)*

GODELIEVE.

Oui, taisez-vous tous, et goutte à goutte,
 Buons-le
 Comme un nectar vainqueur,
 Ce feu d'artifice qu'on écoute
 Et qui vous met des astres au cœur.
 O foule attendrie, à moi pareille,

Tu t'enivres aussi par l'oreille.
De la douce et céleste liqueur!

VOIX DANS LA FOULE.

Voici le Gouverneur!

(Le Bourgmestre descend de l'estrade et va au-devant du Gouverneur.)

UNE VOIX.

Le cortège arrive.

JORIS, à ses amis montrant le beffroi.

Là-haut on m'attend.

Je m'esquive!...

SCENE II

LES MÊMES, moins JORIS,

LA FEMME.

Ne poussez donc pas tant!

L'OUVRIER.

C'est vous, la bourgeoise.

VOIX, dans la foule.

Ah! Ah! Mais si!...

Mais non!...

Pourtant! Ah! Ah!

(Les protestations s'élèvent, la dispute s'accroît.)
(Trompettes sur le théâtre.)

BARTHOLOMEUS, debout sur l'estrade.

Paix!

Et sans chercher noise,

Qu'on se range en écoutant
La vieille marche brugeoise.

SCENE III

LES MÊMES, LES ECHEVINS, LE GOUVERNEUR,
LE HERAUT.

(Aux sons de la marche brugeoise, le Gouverneur et les Echevins précédés des Massiers viennent prendre place sur l'estrade. Le carillon avant l'heure sonnera puis les quatre coups de l'heure s'égrèneront lentement.)

(En haut d'une estrade apparaît le Héraut d'armes.)

LE HERAUT, *clamant dans un porte-voix.*
Je proclame ouvert le concours!

UN OUVRIER.

Pas long, son discours.

VOIX, *dans la foule.*

Silence! Silence!

(Précipitamment sonnent trois coups, comme d'Angelus, c'est l'annonce du premier concurrent entrant en lice.
(Carillon sur le théâtre).)

FARAZYN,

Diab! quelle pétulance!...

BARTHOLOMEUS.

Pas si vite, là-haut! Tu cours!

LA FOULE.

Silence! Silence! Silence!

VAN HULLE.

On dirait qu'à coups de pied
Sur les cloches il se lance.

BARTHOLOMEUS.

Il va les estropier!

LA FOULE.

Silence! Silence! Silence!

FARAZYN.

C'est un gnôme aérien.

LA FOULE.

Silence!

UN OUVRIER, *dans la foule.*

Assez! Assez!... Il n'y connaît rien.

LA FOULE.

Non rien, rien, rien,

Silence! Silence!

BARTHOLOMEUS :

Ce n'est pas à nous, c'est à lui
Qu'il faut crier silence!

LA FOULE.

Oui, oui, silence à lui!

Assez! silence.

LA FOULE, BARTHOLOMEUS, VAN HULLE, FARAZYN.

Assez! Silence! Silence! Silence!

LA FOULE.

Chut! Silence!

*(Trois nouveaux coups de bourdon annoncent le 2^e cou-
current.)*

BARTHOLOMEUS.

Le deuxième. Ecoutez!...

(Le 2^e concurrent prélude avec une gaieté triviale sur des airs mélangés d'opérette et de chant national.)

FARAZYN.

Tiens!... Des nouveautés!...

BARBARA.

A la bonne heure!...

GODELIEVE, *tristement.*

Peux-tu rire à ces gaités,
Dont, moi je grince et je pleure!

(Murmures dans la foule.)

BARTHOLOMEUS, *lui montrant la foule qui s'agite.*

Voyez! Tous en sont irrités.

(Les murmures grandissent.)

VOIX, *dans la foule.*

Non! Non! Pas ça!
Qu'il abrège...

BARTHOLOMEUS.

Bien, Brugeois, bien!... Protestez!
Contre un pareil sacrilège
Nos cœurs saignent, révoltés.
Ah! Que notre clameur l'assiège,
Ce beffroi, notre déshonneur,
Où le diable est carillonneur.

LA FOULE.

Oui, oui, c'est une honte!
Qu'il se taise à l'instant!

Qu'il se taise où je monte,
Et là-haut,
Pour battant, je l'accroche en personne
Au cœur du gros bourdon
Où lui même il se sonne son glas,
En rigodon.

Digue don don, digue don don, digue don don.
Digue don don, digue don don, digue don don.
Chut!... Chut!... Chut!... Chut!... Chut!...

(Le concurrent s'est tu sous cette menace en clameur.)

LE HERAUT, à la fenêtre des Halles.

Craignant d'être en butte
A votre mépris,
Les deux derniers inscrits
Renoncent à la lutte.

(La foule huant en forme de sifflements.)

LE HERAUT.

Mais un cinquième
Est survenu.

Non inscrit, voulant rester inconnu,
Et qui demande à concourir quand même.
Désirez-vous qu'il soit oui?...

LA FOULE.

Oui!... Oui!... Oui!... Oui!...

(Trois coups de bourdon.)

(Puis commence en sourdine, sans qu'on distingue d'abord les cloches, mais ainsi qu'un murmure de bronze lointain, une musique de rêve, comme un vieux Noël flamand.)

LE CARILLONNEUR

FARAZYN, à *Barbara*.

Ah! le pauvre air, vieillot et fade!

BARBARA, *méprisante*,

Air de nourrice, pour son fleu,
 Tournant une panade
 Au coin du feu.

VOIX DE FEMMES, *marmonnant comme une prière*.

La chanson est douce et belle...
 Voilà, qui se comprend...
 Ça me rappelle
 Ma mère-grand.

GODELIEVE, *très doucement et aussi en un murmure pour commencer*.

O le suave et tendre Noël ancien!
 Chacun pense, à l'entendre,
 Qu'il entend le sien!
 On est comme à la messe,
 Le cœur pleurant
 De l'enfance en promesse
 Que son air vous rend.
 C'est la rose brisée
 Du vieux jardin,
 Qui, buvant la rosée,
 Refleurit soudain.
 C'est le miroir tenace
 Où tout renaît,
 Pour l'âme de la race
 Qui s'y reconnaît.

LA FOULE.

Ah!...

BARTHOLOMEUS.

L'air prend une farouche allure!

Entendez ses accents.

Entendez!...

GODELIEVE.

J'ai peur.

(Comme effrayée.)

Des anges menaçants soufflent dans ma chevelure!

VOIX DE FEMMES, *dans la foule.*

Ils passent... je les sens.

BARBARA.

Quel est ce grand verbe

Au rythme superbe

D'appels triomphants?

FARAZYN.

C'est le verbe de libertés!...

LA FOULE.

Ecoutez! Ecoutez!

BARTHOLOMEUS.

La voix, de plus en plus pleine

Dit des mots ouvrant nos fronts.

LA FOULE.

Qu'elle parle. Nous l'entendrons!

BARTHOLOMEUS

Etrange! On dirait une haleine

Qui vient emboucher des clairons!

LA FOULE.

Qu'elle y chante! Nous marcherons!

Ecoutez! Ecoutez! Ecoutez!

La voix de plus en plus forte,

Dit des mots ouvrant nos fronts!

Nous l'entendrons!

Oui! Oui! Oui!

Qu'elle y chante! Nous marcherons!

(Comme des cris.)

Oui! Oui! Oui!

Qu'elle parle, nous l'entendrons!

Qu'elle y chante! Nous marcherons!

O joie, où tout l'être vibre.

Aube au réveil vermeil!

Après le noir sommeil!

Etre libres, Libres,

LE HERAUT, *après l'explosion des chants, reparaissant
à la fenêtre.*

Le concours est clos.

Nommez le vainqueur.

BARTHOLOMEUS.

Celui qui nous charma le cœur

Et nous fit libre l'âme.

LA FOULE.

Oui! Oui! Oui! Oui!

Oui, lui seul, en vérité!

Lui seul l'a mérité.

Lui, le carillonneur de liberté!

LE GOUVERNEUR.

C'est donc Joris Borluut que je proclame élu,
A l'unanimité
Carillonneur de la cité.

LA FOULE.

Fronts hauts, cœurs grands.
Pour chasser les tyrans,
Voici tes fleux,
Pareils à tes aïeux,
Flandre au lion,
Ciel en rébellion,
Où, clair ton tocsin toujours a tinté
Liberté! Liberté! Liberté!
Liberté! Liberté!

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

CHEZ JORIS BORLUUT.

*Intérieur d'atelier, avec table à dessin, orgue.
Au fond, une salle à manger.*

SCENE PREMIERE

JORIS, BARTHOLOMEUS.

(Au lever du rideau, Joris travaille devant une table à dessin; Bartholomeus est assis.)

BARTHOLOMEUS.

Assurément,

Farazyn n'est pas, comme nous, l'amant
De Bruges-la-Morte...

Il raille, lui, nos regrets;
Et moi, je crie à son progrès :
Que le diable l'emporte!
Mais on a beau, n'importe,

Ne pas penser à l'unisson,
C'est un vaillant garçon
Quand même,
Et pour Godelieve,
Puisqu'il l'aime,
Farazyn me semble un bon parti.

(Joris a écouté d'une mine aigre, renfrognée. A la fin, il est tout à fait hostile, on le sent, à ses yeux serrés, à sa bouche cousue, à toute son attitude. Bartholomeus insiste, sans grande conviction.)

BARTHOLOMEUS.

Mais tu restes bouche close,
A sa requête, que je t'expose,
Tu n'as pas l'air d'avoir consenti...
Pourquoi, voyons?
Dis quelque chose.

JORIS, très grave et ému.

Quand le vieux Van Hulle est parti,
Voilà trois mois, pour l'autre rive,
Ses derniers mots reçus à genoux
M'ont confié notre Godelieve.

Nous l'avons donc, ma femme et moi, prise avec nous.

Elle y est bien, j'espère,
Et fidèle au vœu de son père,

(Godelieve entre au fond, dans la salle.)

Tant qu'elle n'aura pas trouvé mieux à son gré,
Avec moi, je la garderai.

BARTHOLOMEUS.

Mais, Farazyn, je te répète...

JORIS, *violemment.*

Lui, ce braillard, ce souffleur
D'une éternelle trompette,
Lui, plaire à cette âme de fleur
Faites pour le silence et pour la solitude!

Non, jamais!
J'en ai la certitude.

(Avec une passion contenue, mais qui transparait malgré lui.)

(Godelieve sort.)

Tout le doux, le tendre et le discret
Qui font le mystère de son charme,
Toute sa fraîcheur se fanerait
Au soleil brutal d'un tel vacarme!

BARTHOLOMEUS, *un peu soupçonneux.*

Ah! ça, mais, on dirait...

(Joris s'est aperçu de ce soupçon et a comme peur d'avoir trahi un sentiment dont il n'est pas sûr lui-même. Aussi vite se reprend-il, ayant l'air de penser à l'amour possible de Bartholomeus, tandis qu'au fond, il pense au sentiment qu'il a lui-même pour Godelieve.)

JORIS, *avec tendresse.*

Ah! ce qu'il lui faudrait,
A notre Godelieve.
Ce qu'il lui faudrait,
C'est l'humble foi naïve
Qui, dans l'ombre, en secret,
Attentive et fidèle,
Mais sans rien vouloir d'elle,
L'adorerait.

BARTHOLOMEUS, *surpris.*

Dis donc, est-ce à moi que tu songes?

JORIS, *comme dans un rêve.*

A toi?... Non...

(Se ressaisissant et sortant de son rêve.)

Pourquoi pas, d'ailleurs?

BARTHOLOMEUS, *galement.*

Oh! c'est que moi, vois-tu, mensonges pour men-
[songes!

Ceux de mon art me semblent les meilleurs.

A supposer que lui, me mente.

Soit, Godelieve est charmante,

Mais là-bas, tu comprends,

Dans la vieille demeure

Où m'ont laissé seul mes parents,

A ma guise, à mon heure,

Je travaille en liberté,

Et c'est là qu'il faut que je vive et meure,

Solitaire entêté,

Sans subir le joug de l'épouse.

Et sans que mon cœur exalté

Connaisse d'autre volupté

Que le spasme du rêve étreignant la beauté.

JORIS, *partageant cet enthousiasme.*

Oh! la splendide et noble vie.

JORIS, *avec une amertume où se noie soudain
son enthousiasme.*

Hélas! la route où je fus au départ

Un de ces pèlerins de l'art,

Pourquoi ne l'ai-je pas suivie?

BARTHOLOMEUS, *étonné.*

Comment! Je te fais envie?

(Joris fait signe que oui.)

Tu n'es donc pas heureux?

(Joris lève les yeux tristement ce qui excite Bartholomeus à prendre la chose en gaieté, pour secouer un peu cette tristesse dont il ne soupçonne pas les causes profondes.)

Quoi! Déjà, source de rancunes,

Ta lune de miel amoureux

Passée au rang des vieilles lunes?...

JORIS, *avec désolation étrange.*

Ah! ne ris pas!

Si tu savais quel goût de fièvre

Mit sur ma lèvre

Ce miel mauvais!

Songe au supplice d'une âme haute

Que, pas à pas et côte et côte,

Un démon traîne vers des cieux bas.

BARTHOLOMEUS, *inquiét.*

Quoi! Barbara?

JORIS, *avec pitié.*

Tout n'est peut-être pas de sa faute...

Pauvre femme.

Dans son corps malade et las

Son esprit va, vient, court,

Saute sans frein, ni loi...

Qui sait vers quoi?

(Entendant venir Barbara.)

Mais prends garde!

La voici.

SCENE II

LES MÊMES, BARBARA.

(Barbara est telle que l'a décrite Joris, très amaigrie, pâle, nerveuse comme déséquilibrée.)

BARBARA, bizarre à Bartholomeus.

Bonjour!... Vous venez ici chercher de mes nouvelles!

Merci. Pas bonnes!

(S'approchant de Joris et le regardant fixement.)

Tiens, Joris, regarde,

De quelle âpre clarté hagarde

Brille en mes yeux mon cœur transi.

(Se serrant le cœur à deux mains comme pour y étouffer quelque chose.)

Et pourtant, un feu me dévore.

Oui, là, toujours me brûlant.

BARBARA.

A la fois sourd et violent,

Et surtout lent... lent... lent...

Il faudra que j'aie

Où?... J'ignore...

Mais loin, loin, là-bas, quelque part.

L'éteindre ce feu, l'éteindre!...

(Doucement à Joris.)

Oh! tu n'as rien à craindre de ce départ;

(Godelieve paraît.)

Mon absence te sera légère,

Et je peux sans remords m'éloigner;

Car je te laisse pour te soigner

La bonne petite ménagère
Aux mains de grâce, aux yeux de douceur :
Ma sœur, ma sœur, ma très chère sœur.

SCENE III

LES MÊMES, GODELIEVE.

GODELIEVE.

Tu parles de moi?...

BARBARA, *avec amertume.*

Oui, chère,

Et c'est en bien; car je dis :
Maison calme et bonne chère.
Tel sera le paradis
Que ta douce complaisance
Va lui faire en mon absence.

GODELIEVE, *stupéfaite.*

En ton absence... Mais... tu pars donc?

BARBARA, *calme.*

Oui.

GODELIEVE.

Pourquoi...

BARBARA.

Pour me guérir.

GODELIEVE.

Veux-tu que je parte avec toi?

BARBARA, *vivement.*

Non! Non!

J'ai besoin, ma sœur chérie,
D'être seule pour être guérie.

GODELIEVE.

Mais de quoi?

Du mal des élus

Qui meurent de ne l'être plus.

(Elle sort le regard fixe, avec le geste et l'allure d'une somnambule, tandis que Godelieve tombe assise accablée sous une angoisse écrasante. Joris reste auprès de Godelieve. Bartholomeus fait signe à Joris qu'il accompagne Barbara.)

SCENE IV

JORIS, GODELIEVE.

GODELIEVE, *en un murmure.*

Quelle étrange et sombre parole!
Que veut-elle dire?

JORIS.

Elle est folle!

GODELIEVE.

Non pas. Elle a raison,
Et son départ sans doute signifie
Que je ne dois plus dans votre maison
Continuer ma vie.

JORIS.

Notre maison n'est-elle pas aussi la tienne?...
Ce qu'a voulu ton père en son trépas,

Qu'il t'en souviennne...
Où bien alors, si tu t'en vas
De ce foyer. Le tien, le nôtre.
C'est peut-être que tu révas
Le bonheur près d'un autre?

GODELIEVE, *stupéfaite.*

Près d'un autre!... Quel autre?

JORIS, *violent.*

Lui!...

GODELIEVE, *énergiquement rageuse.*

Qui donc?...

JORIS, *avec rage.*

Farazyn!

GODELIEVE, *en un cri étouffé.*

Oh!

JORIS, *même jeu.*

Oui! Tout à l'heure ici-même,
Bartholomeus m'a, de sa part,
Demandé ta main; car il t'aime.

(Redoublant de fureur devant le silence de plus en plus stupéfait de Godelieve.)

Est-ce pour être à lui que, tout blême,
Tu songes au départ?

GODELIEVE, *indignée.*

Toi!... Toi!... me parler de la sorte!
Mais tu le veux donc que je sorte?...

JORIS, *repentant.*

Oh! pardonne-moi!...

J'aurais dû...

Mais croyant mon bonheur perdu,
Ma colère fut la plus forte.

GODELIEVE, *résignée.*

Va, pour passer la porte.
J'en ai déjà trop entendu.

JORIS, *avec élan.*

Tu restes donc!

GODELIEVE, *le repoussant du geste.*

Oui, je reste.

JORIS.

Mais...

GODELIEVE, *même jeu.*

Mais soyons silencieux.

(Elle s'assied à son métier de dentellière et lui fait signe de s'asseoir, lui à sa table de travail; il lui obéit.)

Même ce que diraient nos yeux
Pourrait nous devenir funeste...

(Tous deux travaillent, le front baissé.)

Et mieux vaut prier tout bas
En ne nous regardant pas.

(Ils se taisent, troublés, émus, parmi les murmures de la musique s'éteignant peu à peu.)

RIDEAU.

LE CARILLONNEUR

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor.

SCÈNE UNIQUE

JORIS, GODELIEVE.

(Joris, assis d'un côté de la table est en train d'achever la lecture d'une très longue lettre. Godelieve, assise de l'autre côté, l'examine du coin de l'œil, l'air un peu anxieux, et comme jalouse de l'attention qu'il prête à sa lecture.)

GODELIEVE, *avec un peu d'agacement.*

Que dit sa lettre, sa longue lettre ?

JORIS, *avec indifférence.*

Pas grand chose de nouveau !
Que son corps et son cerveau
Retrouvent un peu de bien-être
Dans la solitude et dans l'éloignement.

(*En distillant ses mots.*)

Mais lentement, très lentement.
Et qu'il lui faut remettre
De jour en jour
L'espoir de son retour...
A plus d'un mois, peut-être.

GODELIEVE, *très troublée.*

A plus d'un mois?...

(Se penchant vers elle, il lui désigne du doigt un endroit de la lettre; Godelieve prend la lettre, lit le passage désigné.)

JORIS.

Tiens, lis plutôt, là, sur cette page, en haut.

GODELIEVE, *à part douloureusement.*

Encore un mois de l'âpre torture
Que son départ cruel m'infligea!
Et voilà trois semaines déjà
Que je l'endure!...

JORIS.

Ton doux regard s'assombrit,
Tu te plains à voix basse...
Sur l'azur clair de ton esprit
Quel noir nuage passe?...
Ne devons-nous pas être très joyeux,
Puisque le ciel nous fait la grâce,

(Montrant la lettre.)

Que, là-bas, notre malade aille mieux,
Tandis qu'ici rien ne nous lasse?

(Joris se lève et va doucement vers Godelieve.)

(Puis, avec une tendresse grave et beaucoup d'expression :)

Du bonheur innocent, profond, silencieux,
De mirer mes yeux dans tes yeux,
Sans qu'au fond de ce lac délicieux
Mon devoir se noie et trépasse?...

(Godelieve a retrouvé un peu de sérénité à l'entendre : mais il semble aussi que cette sérénité où ils vont l'énerve et l'irrite et c'est avec une pointe inconsciente de curiosité qu'elle parle.)

GODELIEVE, *distillant ses mots.*

Et ce bonheur, qui n'exige rien,
Il te suffit encor?

JORIS.

Tu vois bien.

GODELIEVE, *insinuante.*

Il te suffira toujours?

JORIS, *exagérant son calme.*

Sans doute,
N'ai-je pas juré qu'il me suffirait?...

GODELIEVE, *insistant sur sa méfiance.*

Et ton serment, tu le tiens sans regret.

JORIS, *avec force.*

Oui, car mon bonheur m'emplit l'âme toute!

(Joris s'assied près de Godeliève.)

(L'assurance même de Joris est, semble-t-il, ce qui agace Godeliève le plus et la rend soupçonneuse et coquette sans le vouloir presque.)

GODELIEVE, *tristement.*

Moi, ce bonheur, souvent je redoute
Qu'à la longue son charme discret
Use pour toi ce qu'il a d'attrait.
Et que, dans ton cœur, soudain, se lève
Le désir d'un bonheur plus brutal,
Brisant la coupe de fin cristal
Où se doit le vin de notre rêve.

JORIS, *dans une sorte d'enthousiasme mystique.*

Oh! sois sans crainte!...

(S'agenouillant devant Godelieve.)

J'ai juré...

Ce vin d'extase a consacré
La coupe où je bois son délice.
Et cette coupe est un calice
Que jamais je ne briserai.

Oh! sois sans crainte,

(Très tristement.)

J'ai juré...

(Malgré sa teinte mystique, l'amour de Joris a parlé si fort, si net, que l'énervement de Godelieve en est tout calmé. Elle sent, sous le respect toujours promis, l'ardeur de l'amour toujours offert. C'est donc sans hypocrisie qu'elle cède à sa joie intime, en redevenant heureuse et gaie.)

GODELIEVE.

Que Barbara reste donc longtemps absente.
Et, puisqu'il semble que le ciel y consente,
Prolongeons encor notre joie innocente!...

(Joris se relève.)

(Godelieve lui arrange une partition ouverte sur le pupitre de l'orgue, puis son papier et ses plumes sur la table de travail, et l'y fait asseoir avec une autorité douce.)

GODELIEVE, montrant l'orgue, les instruments de musique, la table de travail, une belle eau-forte représentant Sainte-Cécile, elle continue l'air ravi :

Va, travaille, Joris, fais merveille,
Pendant que sur ton calme travail,
Comme un personnage de vitrail,

Immuable dans mon coin,
Je veille!

(Elle va s'asseoir devant son métier de dentellière, un moment sans paroles. Joris va s'asseoir à son orgue, y cherche des harmonies.)

(Une servante apporte une lampe allumée qu'elle pose sur la table au fond, puis sort.)

GODELIEVE.

Tiens, même, pour ne point déranger
L'inspiration, monstre irritable,
Laisse-moi te servir à manger [sur le coin de la table.

(Elle a couru chercher des assiettes, un verre, une bouteille, et elle va faire ce qu'elle annonce malgré les résistances de Joris qu'elle empêche de parler en parlant elle-même sans cesse.)

Si! Si! Je veux! Là!... Sur ce bout!...

Je veux?... Pardon!... Pardon!...

Non!... Je souhaite...

Et mon musicien poète,

Je le servirai debout,

Respectueuse et muette,

Sans bruit de pas ni de voix,

Avec les allures d'oiselle

Qu'avaient les muses damoiselles,

Dans les tableaux des Maîtres d'autrefois.

(Elle met la table vivement et silencieusement. Joris continue à travailler ou plutôt en a l'air. Car en réalité, pendant qu'elle va et vient sur une symphonie légère rythmant ses mouvements de servante gracieuse, il ne cesse de l'admirer; et on sent le désir et l'amour bouillonner en lui. Il l'exprimera d'abord par des mines et des regards que soulignera et traduira l'orchestre. Peu

à peu il s'épanchera en paroles où l'amour montera de plus en plus.)

JORIS, *par phrases entrecoupées de silence, murmure.*

Ah! combien ses façons douces
Me donnent un rude émoi.
C'est au plus profond de moi,
De chavirantes secousses.

(Puis, à un moment où Godelieve le regarde.)

Longs regards qui me caressiez,
Pourquoi vous croire funestes?
Non! Non! Tant pis! Disons tout!...
O Godelieve, mon sang bout.

(Il l'étreint.)

Et tu le sens!... Et tu restes!...

(Godelieve a suivi sournoisement mais innocemment aussi toute cette manœuvre intérieure des sensations et des sentiments de Joris, et elle était donc prête à cette explosion finale, ce qui lui permet de résister, bien qu'on voie qu'elle en est heureuse.)

GODELIEVE.

Oui, je reste,
Et jusque dans tes bras
Je resterai quand même,
Car ton serment, j'y crois, tu le tiendras.

JORIS.

Non, si c'est toi qui m'aimes!

GODELIEVE

Ne dis pas ça, Joris!
Que je t'aime ou non,
Il faut que je l'ignore
Puisque ma sœur est liée à ton nom...

JORIS.

Mais c'est toi, Godelieve, c'est toi que j'adore!

(Devant cette tentative de brutalité, Godelieve s'est reprise et se défend. Elle va le faire sans fausse pudeur, c'est-à-dire en laissant, sous la froideur apparente de sa résistance, sentir tout le chaud de son amour, qu'elle contient étouffé mais ne saurait nier.)

GODELIEVE.

Par pitié!... Joris! tais-toi!...

Joris, mon Joris, rappelle-toi!

Rappelle-toi!...

Mon Joris, rappelle-toi!...

Le bon chemin pour venir à moi,

C'est celui du silence.

JORIS, soumis.

Pardon!... J'obéis! Je me tairai...

Mais soigne un peu mon cœur déchiré,

Daigne lui dire...

GODELIEVE, souriante et douce.

Je lui dirai.

(Un moment sans paroles, de musique apaisante, après quoi, sur le thème du serment, Godelieve conclura. Après le deuxième quatrain de ce qu'elle va dire, et même vers la fin de ce quatrain, on entendra tinter le salut.)

(Depuis le milieu du tableau, le jour a baissé peu à peu, et le tableau finira au crépuscule.)

Puisqu'en lui se lève le désir du bonheur plus brutal,

Ne brise pas la coupe en cristal

Où se boit le vin de notre rêve.

(Cloches sur le théâtre sonnant l'Angelus.)

Ecoute!...

Voici qu'au ciel du soir,
Qui, de verte espérance, se teinte,
Parmi les parfums de l'encensoir,
Le salut, chez les Béguines, tinte.
Laisse, que j'aïlle à l'autel vermeil
Ajouter l'étoile de mon cierge,
Et demander courage et conseil
A Notre-Dame la Sainte-Vierge!...
Viens m'y rejoindre au divin moment
Où dans l'extase se fondra ma face,
Et là peut-être, Dieu nous aidant,
Nous apprendra ce qu'il veut qu'on fasse.

(Cloches jusqu'à la fin.)

(Elle a levé la main d'un geste hiératique, sous lequel Joris s'est agenouillé. Parmi les tintements du Salut, elle sort dans le couchant, en égrenant un rosaire.)

TROISIÈME TABLEAU

DANS L'ÉGLISE DES BEGUINES.

Au fond, nef d'une chapelle. On aperçoit à travers les grilles, les béguines agenouillées, sur lesquelles passeront, venant de la droite, les rafales d'harmonies des orgues. C'est le soir, au mois de Marie.

En avant de la grille, chapelle avec autel à droite, cierges allumés, statue de la Vierge, et lampe-veilleuse au-devant de l'autel, deux dalles, formant pierres tombales.

Godelieve, au lever du rideau, est déjà en scène, en prière, tournée vers l'autel.

SCÈNE PREMIÈRE

LES BEGUINES, L'OFFICIANT, GODELIEVE.

CHŒUR.

Vierge Marie,
 Du trône précieux
 Où vous trônez aux cieux,
 Vers nous baissez les yeux,
 Mère chérie!
 Vierge Marie!
 Pain béni sans levain,
 Coupe de mystique vin,
 Vous que personne en vain,

Jamais ne prie,
 Vierge Marie,
 Mère chérie,
 vous que personne en vain ne prie,
 Vierge Marie!

GODELIEVE.

Vierge Marie, ayez pitié de moi.
 Dites-moi si je suis pure encore.
 Instruisez-moi de ce que j'ignore.
 Votre réponse sera ma loi..
 Moi, si petite et vous, si grande,
 O très Sainte-Vierge! Je vous fais l'offrande
 De ma bonne volonté.
 En retour je ne demande,
 Perdue au fond d'un bois écarté,
 Que l'aumône d'un peu de clarté.

(Un murmure va s'élever, disant les litanies d'abord à lèvres closes, indistinctement, puis peu à peu plus clair, en sorte qu'à la fin de ce que va dire Godelieve on discernera les paroles latines.)

CHŒUR, *alternant.*

1^{er} Soprano

Fœderis arca
 Rosa mystica!
 Janua divina!

 Mater purissima!
 Mater castissima!
 Mater amabilis!

 Virgo veneranda
 Virgo prædicanda
 Virgo prudentissima.

2^e Soprano

Ora pro nobis.
 Ora pro nobis.
 Ora pro nobis.

 Ora pro nobis.
 Ora pro nobis.
 Ora pro nobis.

 Ora pro nobis.
 Ora pro nobis.
 Ora pro nobis.

ENSEMBLE.

CHŒUR

(comme un murmure)

Fœderis arca, Ora pro nobis.
 Rosa mystica, Ora pro nobis.
 Juana divina, Ora pro nobis.
 Mater purissima, Ora pro nobis.
 Mater castissima, Ora pro nobis.
 Mater amabilis, Ora pro nobis.
 Virgo veneranda, Ora pro nobis.
 Virgo prædicanda, Ora pro nobis.
 Virgo prudentissima, Ora pro nobis.
 Turris Davidica, Ora pro nobis.
 Turris eburnea, Ora pro nobis.
 Mater amabilis, Ora pro nobis.

CHŒUR *(en deux groupes)*

Mater admirabilis, Ora pro nobis.
 Mater creatoris, Ora pro nobis.
 Mater salvatoris, Ora pro nobis.
 Juana cœli, Ora pro nobis.
 Domus aurea ! Ora pro nobis.

(On commence à distinguer les paroles latines).

Fœderis arca, Ora pro nobis.
 Rosa mystica, Ora pro nobis.
 Janua divina, Ora pro nobis.
 Stella matutina, Ora pro nobis.
 Fœderis arca, Ora pro nobis.
 Rosa mystica, Ora pro nobis.
 Janua divina, Ora pro nobis.
 Stella matutina, Ora pro nobis.
 Ora pro nobis.
 Fœderis arca, Ora pro nobis.
 Rosa mystica, Ora pro nobis.
 Ora pro nobis ! Ora pro nobis.
 Ora pro nobis ! Ora pro nobis.

GODELIEVE

O vierge qui là-bas tout en blanc
 Brillez dans le ciel étincelant
 De lys, de joie et de lumière.
 L'âme grise qu'on vous offre ici,

Est un jardinet triste et transi

Qui n'a qu'une rose trémière.

Mais rose pâle aux humbles cou-
 [leurs,
 Vers Notre-Dame des sept Douleurs

GODELIEVE

C'est de tout cœur que tu te lèves,
 De tout ton cœur plein d'un mal
 [ancien.
 Et que font saigner comme le sien
 Les baisers rouges des sept glaives.

Voici que des litanies,
 Le murmure va montant.
 Écoutons ce qu'on entend,
 Dans les paroles bénies

Peut-être elle est là me guettant,
 La parole que mon cœur attend,
 Pour que ses angoisses soient finies.

L'OFFICIANT.

Solatum afflictorum!

CHŒUR.

Ora pro nobis! Ora pro nobis! Ora pro nobis!

GODELIEVE, *douloureusement.*

Oui, la consolatrice, c'est toi.
 Console-moi donc; car je m'afflige.
 Redresse, rosée en qui j'ai foi,
 La fleur qui se penche sur sa tige!

L'OFFICIANT.

Refugium peccatorum!...

CHŒUR.

Ora pro nobis! Ora pro nobis! Ora pro nobis!

GODELIEVE.

Refuge des pêcheurs!... Eh!... bien, quoi?
 Quelle terreur me prend! Quel vertige!
 Ai-je péché vraiment?
 Quand?... En quoi?...
 Je n'ai rien fait de mal!...
 Rien, te dis-je!...

L'OFFICIANT.

Auxilium infirmorum!

CHŒUR.

Ora pro nobis! Ora pro nobis! Ora pro nobis!

GODELIEVE, *avec fierté et force.*

Infirme! Malade! Non, pas moi!
 Je me sens capable d'un prodige
 Au-dessus des lois est une loi,

La loi d'amour!
La loi d'amour qui seule m'oblige.

L'OFFICIANT.

Vita nova mortuorum!

CHŒUR.

Ora pro nobis! Ora pro nobis! Ora pro nobis!

GODELIEVE, au comble de l'exaltation.

Oui! priez pour nous, priez pour moi!

Nouvelle vie! Nouvelle vie!

Aux fraîches rosées

Qui ressuscitez les fleurs brisées,

Voici que ta sève monte en moi.

Ah! je vois...

Je sens...

C'est pur, c'est bleu...

On dirait qu'on flotte dans le feu...

Qu'on y meurt d'extase à la dérive...

Mourir!... Mourir!...

Je ne veux pas!...

Dieu!... Mon Dieu!...

(Elle tombe la face contre la dalle et pâmée.)

SCENE II

LES MÊMES, JORIS.

(Joris vient par le fond, sombre, anxieux, sans être vu par Godelieve, toujours prosternée.)

JORIS, l'appelant à deux reprises, sans qu'elle entende.

(Il s'agenouille près d'elle et la touche.)

Godelieve! Godelieve!

GODELIEVE, *redressée, effarée.*

Toi! Déjà!

JORIS.

C'est trop tôt que j'arrive?

GODELIEVE, *encore dans l'extase.*

Non, non, tu vois, l'extase en feu
M'étreint de sa flamme vive.

JORIS.

Ne veux-tu pas que je t'y suive?...

GODELIEVE.

Je ne sais plus si c'est ton vœu.

JORIS.

Pourquoi?...

GODELIEVE.

Ta face est si pensive!

JORIS.

Je te fais peur?

GODELIEVE.

Peut-être, un peu.

JORIS.

Pourquoi?...

GODELIEVE.

Je songeais à des choses
Parmi des cris d'apothéoses
Et des splendeurs de paradis.

Et, toi qui viens, tes yeux moroses
 Semblent pleins de rêves maudits...

(Avec méfiance et crainte.)

A quoi donc songeais-tu, toi, dis?...

JORIS.

Je songeais combien sont incertaines
 Nos fiançailles si lointaines.

(Il sort de sa poche et montre à Godelieve deux anneaux de fiançailles.)

Je songeais qu'en ces deux anneaux d'or
 A l'intérieur vierge encor,
 Jamais la date par moi rêvée,
 Ne serait sans doute gravée.
 En songeant à cela tristement
 J'aperçus au même moment

(En montrant du doigt le sol.)

Ce mot d'ombre, ce mot qui me glace,
 Ce mot qu'on lit juste à la place
 Où se sont posés là nos genoux.

(Son épouvante, épouvante Godelieve.)

GODELIEVE.

Quel mot?

JORIS.

Regarde!... Lis toi-même.

(Il s'abaisse et désigne une inscription sur la dalle, Godelieve, à son tour, lit, puis se redresse en souriant.)

GODELIEVE.

Mort.

JORIS, *frissonnant.*

Tu vois bien! Mort... le noir emblème...

GODELIEVE.

Va! Cet emblème n'est pas pour nous...
Si tu m'aimes comme je t'aime.

JORIS, *dans le ravissement.*

Tu m'aimes donc? O joie!... O réveil!...
Vent du matin! Fraicheur du baptême!
Clairons de l'aube à mon long sommeil!...

GODELIEVE.

Mais, silence!

(Les orgues préludent glorieusement à la prose finale.)

A la reine des anges

On va chanter l'hymne des louanges.

Chantons-le, nous aussi.

Toi que mon amour ne rend pas jalouse,

*(Avec emportement et abandon, à Joris en lui prenant
un anneau qu'elle met à son annulaire.)*

Toi qui m'as donnée à lui!...

Car la date où je t'épouse,

Mon aimé, c'est aujourd'hui.

JORIS, *fou de joie.*

Aujourd'hui.

GODELIEVE.

Oui! Oui!

ENSEMBLE.

Aujourd'hui!...

GODELIEVE.

Et notre noce mystique
 Aura pour alleluia
 Nos baisers dans son cantique.

ENSEMBLE.

Ave Maria! Ave Maria! Ave Maria!

(Les Béguines entonnent la prose finale de joie triomphante, tous deux y mêlent leurs voix.)

CHŒUR.

Amicarum optima.

GODELIEVE, JORIS.

Des amies la meilleure,

CHŒUR.

Animarum anima.

GODELIEVE, JORIS.

Des âmes l'âme!...

CHŒUR.

Auxilium cordium.

GODELIEVE, JORIS.

Aide des cœurs.

CHŒUR.

Clara lux errantibus.

GODELIEVE, JORIS.

Claire lumière aux errants.

CHŒUR.

Aqua sitientibus!

GODELIEVE, JORIS.

Eau à ceux que la soif dévore.

CHŒUR.

Voracibus pandium.

GODELIEVE, JORIS.

A ceux qui ont faim, repas!...

ENSEMBLE.

CHŒUR

Per te, divina Virgo
Ecce mutatum ergo
In gaudium tedium

GODELIEVE, JORIS

Par toi divine vierge
Voici donc aujourd'hui
Changé l'ennui en joie!

BIDEAU.

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Même décor qu'au deuxième acte.

SCENE PREMIERE

JORIS, GODELIEVE.

JORIS, à Godelieve, qui est anxieuse, nerveuse, maladivement.

Après les trois mois d'ivresse
De notre amoureux festin,
Pourquoi soudain ce matin,
L'amertume qui t'opprime?

GODELIEVE.

Ah! c'est depuis plusieurs jours déjà
Qu'avec la neige en mon cœur neigea
Cette angoisse traîtresse.

JORIS, *doucement.*

Peut-être c'est le triste hiver
Qui te met l'âme en détresse?...

GODELIEVE, *essayant d'être câline.*

Non; contre lui, ta chaude caresse
Me fait un manteau de menu-vair.

JORIS, *même jeu.*

Peut-être tu me reproches
Le temps que loin de toi je passe avec mes cloches?

GODELIEVE, *même jeu.*

Non, car leurs vols musicaux,
Je sais que tu les envoies
Me rapporter les échos
De nos joies.

JORIS, *toujours même jeu.*

C'est aujourd'hui le jour des morts...
Peut-être en as-tu quelque épouvante?

GODELIEVE, *vallamment.*

Non! Les morts, j'y pense sans remords...

JORIS, *avec un peu d'amertume.*

Les morts... Soit! Mais...

GODELIEVE, *blessée de la réticence.*

Quoi?...

JORIS, *insistant avec soupçon.*

La vivante.

GODELIEVE, *hésitante et toujours blessée.*

Eh bien!

JORIS, *avec plus d'insistance encore.*

A cause d'elle, en as-tu, des remords?

GODELIEVE, *le regardant fixement.*

Et toi, Joris?

JORIS, *avec force.*

Moi, non! Je m'en vante.

GODELIEVE, *avec force aussi, avec trop de force même, car elle exagère visiblement et se défend contre un remords qu'elle n'avoue pas et qui la tourmente d'autant plus qu'elle le dissimule.*

Moi non plus!

Non, ce n'est pas de là
Que viennent mon angoisse énervante
Et l'ombre dont mon front se voila.
Ne va point t'imaginer cela. Non!
Notre action, je m'en fais gloire...
Mais écoute.

(Avec embarras, puis une épouvante de visionnaire.)

A cette étrange histoire
Peut-être que tu ne croiras pas...
Écoute!... De là-bas, tout là-bas,
Je sens, implacable, pas à pas,
Marcher vers nous la lumière noire.

JORIS, *stupéfait et inquiet.*

Que veux-tu dire?

GODELIEVE, *de plus en plus dans le cauchemar.*

Que le témoin

Qui doit nous accuser n'est pas loin,
Qu'à son terrible interrogatoire
Il faut répondre sous peu de jours,
Et que je la sens marcher toujours,

(Cela avec une terreur, des frissons qui font que Joris la prend contre lui et la calme comme un enfant peureux et malade.)

Marcher vers nous, la lumière noire.

JORIS, *la calmant.*

Ah! ne cède pas ainsi
A cette lâche faiblesse!
C'est du remords.

GODELIEVE, *se débattant.*

Non. Non.

JORIS, *avec autorité.*

Mais si!

(Au dehors, sonne une cloche.)

Et je tremble pour toi; car voici
L'heure où je te laisse,
Toute seule ici,
L'heure d'aller à mes cloches.

GODELIEVE, *vivement.*

Va!... Va!...

Je te jure d'être plus forte
Si, dans leurs carillons chantants,
Tout à l'heure j'entends
Ta voix de bronze qui m'exhorte.

Tandis que je prierai,
Chassant de ma mémoire

(Avec un retour de frisson qu'elle refrène.)

Le rêve où, pour mon œil effaré,
De là-bas, de là-bas exécré,
Marche vers nous la lumière noire.

(Joris sort.)

SCENE II

GODELIEVE seule,

(Elle reste un moment silencieuse, à prier tout bas, puis souge, puis se débat contre l'obsession, puis éclate enfin.)

Ah! c'est en vain que je l'ai promis,
D'être forte!...

Comment l'être, parmi votre escorte,
O mauvais anges, mes ennemis?...

Car tu m'étreins, affreuse cohorte...

Autour de moi, je sens

Vos souffles menaçants...

Pourquoi me faites-vous la guerre?...

Ah! Je m'évaderai de l'immonde demeure

Où mon crime est muré.

Et toi-même, ô complice adoré,

En me sauvant je te sauverai.

Que du moins, un adieu suprême

Lui dise pour le consoler...

(A partir de ce moment et tout au fond dans le jardin, sur lequel donne la salle à manger, on voit s'avancer

(fantômatiquement Barbara qui traverse lentement ce jardin, la salle à manger et pénétrera dans l'atelier. A ce moment Godelieve tombera à genoux devant elle en pleurant.)

 Mais, qu'a donc ta main à trembler?
 Quel est le malaise mystérieux,
De cette ombre qui pèse sur mon cœur et mes yeux.
 Est-ce enfin l'heure expiatrice
 Où d'un pas silencieux
Vient jusqu'à moi la lumière noire?
 Oui, oui! Ce n'est plus là-bas
 Que je l'entends, le terrible pas...
 C'est ici!... Tout près... C'est elle...

SCENE III

GODELIEVE, BARBARA, *très pâle, amaigrie, faible
comme une mourante.*

BARBARA.

Pourquoi faut-il que j'y croie,
A l'abominable aveu?...
L'enfer dont je suis la proie,
Il en ranime le feu.
L'affreux mal que je redoute
Tu devais me le cacher!
Un mensonge sur mon doute
Etait-ce un si grand péché?
Fais-le, ce mensonge! Nie!
Dis-moi que je me trompais.
Permetts à mon agonie
Un dernier sourire en paix.

Dans ma prunelle hagarde,
Verse une ombre de douceur.
Car c'est pour mourir, regarde,
Que je rentrais, ô ma sœur.

(Barbara se laisse lentement glisser dans un fauteuil, où elle va se laisser pour mourir. Pendant la réponse de Godelieve, le carillon reprendra, tout à fait lugubre, du Jour des Morts, et s'achevant par des tintements de glas.)

GODELIEVE.

Retrouve ton sourire et ne sois pas jalouse
Qu'ils refleurissent tes yeux morts,
Car, j'en fais serment par mon remords,
C'est Dieu seul désormais que j'épouse.
Dans le ciel trouble de mon remords
Scintille cette suprême étoile.

(Elle prend une cape de religieuse et s'en enveloppe le torse, la tête embéguinée de la mante.)

Béguines, je prendrai votre voile
Et j'entrerais vivante chez les morts.

(Le carillon sonne maintenant, lugubre, pour s'achever en glas.)

Va, les deux âmes sont bien éteintes,
O carillon du jour des Morts!
Les deux âmes t'aimant sans remords,
C'est le glas de deux sœurs que tu tintes.

(Montrant Barbara, puis elle-même.)

Avec son retour et mon remords, sonne!
Sonne la fin des heures infâmes!...
Et les prieront pour toi, les deux âmes.
O carillonneur du jour des Morts!

(Elle s'en va lentement, tandis qu'agonise Barbara.)

RIDEAU.

DEUXIÈME TABLEAU

SUR LE QUAI MENANT AU BEGUINAGE.

Quai du canal avec le Pont. Au fond, on aperçoit le beffroi.

SCENE PREMIERE

FARAZYN, BARTHOLOMEUS, LA FOULE.

(Au lever du rideau, la foule en rumeur, dans laquelle se trouve Bartholomeus, entoure Farazyn, debout sur une borne et qui vient de parler.)

(La foule arrive de toutes parts envahissant le théâtre et criant.)

LA FOULE, *Parlé.*

Bravo! Farazyn! Bravo!

Victoire! Victoire!

Bravo! Farazyn! Bravo!

Victoire!

Bravo! Farazyn! Bravo!

Victoire! Victoire! Victoire! Victoire! Victoire!

Vive Farazyn!

Gloire à Farazyn!

Victoire! Victoire! Victoire! Victoire!

FARAZYN, *en tribun déclamatoire.*

Oui, mes amis, je m'en fais gloire.

Du projet adopté,

Ceux qui le voulaient, je suis fier d'en être!
 Car Bruges, port de mer, enfin voté,
 C'est le progrès, c'est la cité
 Retrouvant sa prospérité...
 Bruges-la-Morte va renaître!

CHŒUR.

Vive Farazyn!
 Bravo! maître. Gloire au progrès,
 Gloire au progrès,
 A son porte-flambeau!

BARTHOLOMEUS, *indigné, triste.*

O foule qui déteste le beau,
 Foule contre lui toujours la plus forte,
 Tu vas donc dans son tombeau
 Violer Bruges-la-Morte!

LA FOULE, *vociférant.*

Assez! A bas! A mort! A l'eau!

FARAZYN, *s'interposant.*

Citoyens, je vous en prie.

LA FOULE.

Assez! A bas! A mort! A l'eau!

FARAZYN.

Ils sont en furie! Fuis! de grâce!

(Bartholomeus se sauve, poursuivi par les cris de la foule.)

LA FOULE

A mort! A l'eau! A mort! A l'eau! A mort!

SCENE II

BARTHOLOMEUS ET LA FOULE à la cantonnade,
FARAZYN ET JORIS.

(Joris arrive, l'air effaré avec une allure comme de somnambule, par la droite, tandis que la foule sort en courant derrière Bartholomeus qu'on reverra un instant sur le bord du canal au fond, toujours poursuivi et hué par la foule.)

LA FOULE, au loin, très loin.

A mort! A Peau!

FARAZYN, ironiquement.

Ne reste pas non plus, toi, dans la rue!
Pour les dévots des anciens dieux.
Tu le vois, la foule est bourrue!
Rentre chez toi, tu feras mieux.
Rentre et barricade ta porte,
Partisan de Bruges-la-Morte!

(Joris, que la vue du tableau précédent avait comme réveillé, a écouté Farazyn d'un air effaré de nouveau et avec l'allure de somnambule qu'il avait en entrant.)

JORIS, dans son idée fixe, et comme égaré.

Oh! oui, plus que jamais, ton amant,
Je le suis, Bruges-la-Morte!
Et je voudrais, en le proclamant,
Mourir comme toi, ma morte!
D'ailleurs, ce n'est plus toi seulement

Qu'il faut appeler la morte.
 C'est elle aussi qui, dans un moment,
 Plus morte que sa sœur morte,
 Va mourir et pour moi doublement,
 A la fois vivante et morte.

FARAZYN.

Que veux-tu dire?

JORIS, *de plus en plus égaré.*

Qu'aujourd'hui, tu m'entends, aujourd'hui même,
 Celle que j'aime et qui m'aime,
 Dieu jaloux la rappelle à lui.

(Tout à fait fou.)

En secondes noces, oui, oui,
 C'est avec lui qu'elle convole!...
 Profitant de ce qu'elle est folle,
 Il me la vole, il me la vole.

FARAZYN.

Calme-toi, voyons! Cette idée est folle.

JORIS, *dans un égarement plus doux.*

Non, non, je ne suis pas fou...
 Puisque Bruges-la-Morte est bien morte,
 Puisque sur Godelieve, ma morte,

Au corps vivant,

Et que, sans vœux comme sans remords,
 C'est le couvent qui clôt sa porte.

Tu vois bien que plus rien ne m'importe,
 D'une mort que font toutes ces morts,

(Avec un accent déchirant.)

Mon âme est déjà morte!

FARAZYN, *avec mépris.*

Mène donc son deuil insensé
Aux chants de la vieille folie
Où pleure encore l'âme abolie
Du passé.

(On entend à ce moment venir du fond un chant religieux, encore indistinct et dont les paroles ne se préciseront qu'après l'apparition du cortège, quand les pénitentes entreront en scène.)

(On voit déboucher sur le quai du fond, la procession du Paraclét qui se déroulera le long du canal et sur le pont, pour revenir en scène.)

FARAZYN.

Voici venir ce qu'il en surnage!
La procession du Paraclét.

(Avec ironie.)

Aux pénitentes du Béguinage,
Va, mêle-toi!...

Tu seras complet comme bonhomme du moyen-âge.

(Il sort en haussant les épaules.)

SCENE III

JORIS, LA PROCESSION, LES BEGUINES
PARMI LESQUELLES GODELIEVE.

UNE VOIX *et chœur.*

Ave crux,
O salus et vis,
Cœlorum divina clavis!

CHŒUR.

O crux alma, o crux alma,
Volo quod vis.

JORIS.

Quelle ardente foi les transfigure!
Dire que ma Godelieve est ici.
Mais comment sous la cagoule obscure,
La reconnaître?
Il le faut. Si!... Si!...

LES BEGUINES.

Per te nobis cœlestia.
Aperiantur hostia.
O crux salvatrix hostia.

JORIS, *quand Godelieve passe.*

Ah! Ces yeux resplendissants d'extase!
Ces puits d'amour où luit tout l'azur!
Cette croix trop lourde qui l'écrase.
C'est elle! C'est elle, j'en suis sûr.

*(Il s'avance vivement vers elle. Elle le cloue en place
d'un regard dur et puis fait halte, et lui répond en
entonnant avec énergie le verset suivant.)*

GODELIEVE, *avec enthousiasme.*

Crucem mimes gravem portas,
Quam culpas a te peccatas.

CHŒUR.

O crux omnes frangens portas!
O crux omnes portas!

JORIS.

O Godelieve, ma Godelieve,
Ton désir seul m'est toujours sacré.
Dis, jusqu'ou tu veux que je te suive.
Dis-le!... Dis-le!... Dis-le!...

(De plus en plus exalté.)

O Godelieve!
Jusque-là... je te suivrai!...
Je te suivrai!... Je te suivrai!...

GODELIEVE, *en pleine exaltation.*

O crux, jubes ut te portem.
Usque ad vitam per mortem.

GODELIEVE et CHŒUR.

O crux mundi facis sortem.

JORIS.

Oui, oui, j'ai compris ma Godelieve.
Cette vie où ton cœur se promet,
C'est par la mort qu'on y arrive.
Je le gravirai ce sommet.
Là-haut... nos belles heures sont proches.

(A Godelieve, tristement.)

O ma Godelieve, ma Godelieve.
Là-haut! ces heures!
Les sonner en mourant!
Le Paradis s'ouvre tout grand.

(Comme dans une hallucination.)

On pardonne quand on comprend.

Là-haut!... Planer!... Chanter!... Mourir!...
Avec mes cloches.

SCENE IV

LES BEGUINES, GODELIEVE.

(Godelieve s'agenouille et les Béguines font comme elle dès le premier vers qui leur demande cet agenouillement.)

PREMIERES BEGUINES.

O mes sœurs, toutes à genoux!
Empêchons par notre entremise,
La malédiction promise,
De tomber terrible sur nous.

DEUXIEMES BEGUINES.

Empêchons par notre entremise
La malédiction promise.

PREMIERES BEGUINES.

O mes sœurs humbles, à genoux,
Demandons que Dieu fasse grâce
A ton âme blessée et lasse!
Prions pour cette âme et pour nous!

DEUXIEMES BEGUINES.

Demandons que Dieu fasse grâce
A toute âme blessée et lasse!

PREMIERES BEGUINES.

O mes sœurs tristes, à genoux,
Quand vont sonner les cloches hautes,
Pleurez tous vos pleurs avec nous.

DEUXIEMES BEGUINES

Pleurons avec les cloches hautes,
Sur mes fautes et sur ses fautes.

(Pendant cette litanie Godelieve prise d'un affreux pressentiment joint sa prière à celle de ses compagnes.)

GODELIEVE.

Seigneur, ne frappez que moi seule,
Seule, je dois expier.
Arrêtez sur sa route,
Celui, qui d'un pas chancelant,
Avide de châtiment,
Gravit en ce moment
Le funèbre calvaire!...

Ayez pitié... mais non... il n'est plus temps
Pour nous point de miséricorde,
Déjà au lourd battant
Sa main fixe la corde,
Dans l'abîme il s'élançe...

(A ce moment on perçoit une sorte de glas sourd et répitier, au son inentendu dont l'horreur sera exprimée par Godelieve, son chant et sa mimique évoquant la hideuse vision qu'elle a.)

GODELIEVE.

Horreur! C'est en rêvant
Que j'entends râler ces sons funèbres?...
Le creux de bronze semble en ténèbres...
Le battant a l'air d'être vivant.
Non, ce n'est pas vrai?
Bonté divine!
Mais si!... ces coups... sourds...

Oh! je devine!...
 Vision hideuse. Je te vois.
 C'est le chant de sa chair, cette voix.
 De sa chair que meurtrissent les cloches!...
 Et c'est, m'outrageant de reproches,
 Son âme, son âme damnée,
 Son âme au cri perdu!
 Son âme effroyable de pendu
 Qui bat des ailes contre les cloches.

(Elle tombe évanouie d'horreur, pendant que le chœur reprend sur l'accompagnement sinistre des suprêmes tintements tintés par le corps de Joris Borluut.)

LES BEGUINES.

Pleurons avec le battant las,
 Dans le sanglot du dernier glas.

